

Mélusine, merveilleuse « mère des Lusignan » :

Entre mythologie, littérature et culture populaire



Nous avons tous reçus la semaine dernière l'article passionnant de notre ami Jean-Pierre Dugène qui nous introduit, d'emblée, dans tout ce qui peut tourner, depuis des siècles et encore près de nous, autour de la figure ambivalente de la fée Mélusine dont l'identité propre s'ancre dans un Moyen-Age féodal et conquérant, le XII^e siècle.

Plus précisément à partir d'un premier texte écrit par un moine cistercien anglais de la cour d'Henri Plantagenêt, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine (domaine aquitain et anglo-normand), premier témoignage littéraire d'un engouement de la noblesse à trouver à l'origine de ses lignages un personnage « merveilleux », ici une femme ; ce récit fabuleux sera suivi d'autres...

Le schéma du texte primitif est le suivant :

Une femme, très belle, appartenant au monde surnaturel (fée), dont on ne sait si ses attributions sont positives (le bien) ou négatives (le mal)

*Alors qu'elle est au bord de l'eau en peignant ses beaux cheveux
Fait la rencontre d'*

*Un jeune homme chrétien, noble qui passait par là
Ils deviennent amoureux et se marient, sont heureux, prospères, avec de nombreux fils
Mais*

Le mari observe des signes inquiétants : sa femme s'enferme au bain tous les samedis en interdisant à ce dernier de la voir nue (il reste derrière la porte)

Frustré, le mari ne respecte pas le tabou, fait un trou dans la porte et voit sa femme, trahissant ainsi son serment de mariage

Il découvre alors qu'elle est normale jusqu'à la taille, mais ensuite sous le nombril porte une queue de serpent-dragon aquatique

Elle s'enfuit alors et s'envole, disparaissant avec tout ce qu'elle a apporté de richesses et de bonheur avec elle.

Au fil des ans et de l'évolution de la société médiévale (développement d'une forme de prospérité européenne : défrichements des forêts primitives, développement et constructions urbaines, etc.), ce symbole positif d'une représentation féminine « merveilleuse » dont l'Eglise s'est emparée (cf. les beaux chapiteaux photographiés par Jean-Pierre) va devenir,

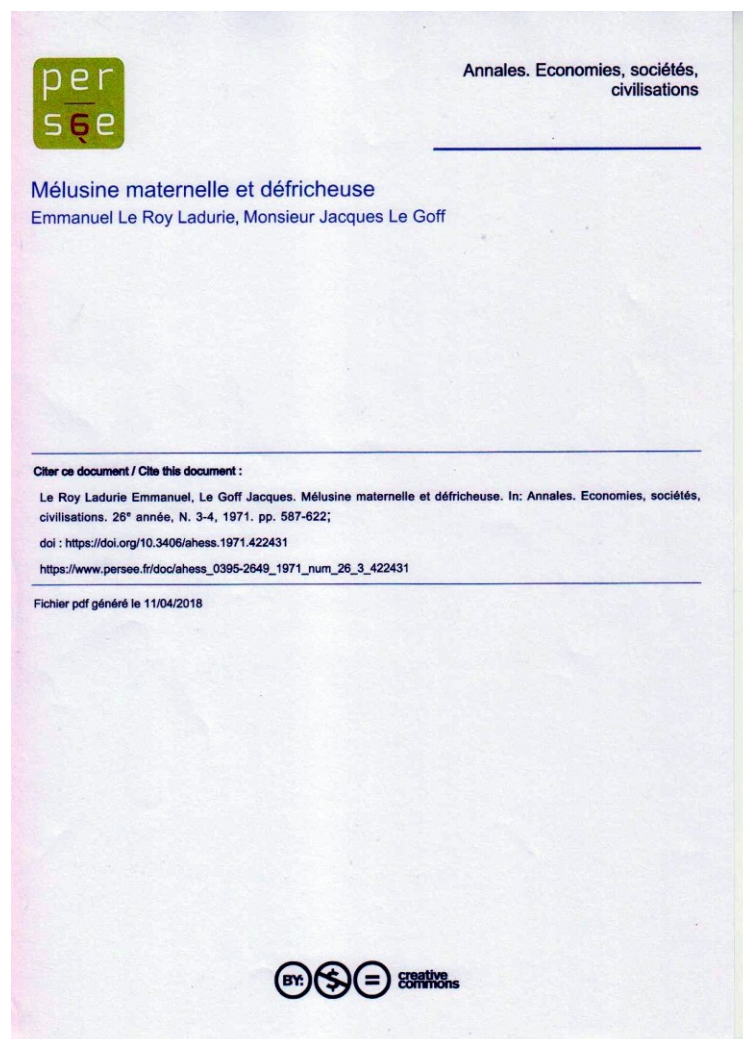
dès les crises diverses qui vont secouer l'Europe et le proche Orient (guerres, épidémies, fin des croisades avec la mort emblématique du roi de France Saint Louis, etc.) aux XIII^e et XIV^e siècles, une figure négative de serpent-dragon assimilable à une manifestation de Satan et des forces infernales..

Toutefois, intégrée dans les cultures populaires successives à partir de mythes de la « déesse-mère souterraine » pouvant remonter à la préhistoire, ce personnage féminin reste dans l'imaginaire populaire une fée bénéfique, associant l'eau et ses sources (indispensable à la vie) à la terre (nourricière), usant de ses « accessoires » qui soulignent sa beauté exemplaire : le peigne et le miroir d'or.

Les historiens et les médiévistes du XX^e siècle, et avant eux les « folkloristes » comme Van Gennep, se sont penchés sur les origines et les « incarnations » successives de Mélusine, ses représentations dans les domaines religieux et civil.

Il existe de nombreux ouvrages récents sur notre enchanteresse. Cependant, deux auteurs restent à mon avis des références incontournables et faciles d'accès :

- 1) Un entretien audio de France Culture de 1997 (# Melusine # poesiemedievale) avec Jacques Le Goff (historien du Moyen Age)
- 2) Un article de Leroy-Ladurie/Le Goff, accessible par *Persée* :



Mélusine maternelle et défricheuse

J. Le Goff et E. Le Roy Ladurie ont rencontré, indépendamment l'un de l'autre, *Mélusine* dans des textes qu'ils expliquaient dans leurs séminaires respectifs de la VI^e Section de l'École Pratique des Hautes Études. Ils ont ensuite confronté leurs textes et leurs idées. Il en est résulté cette étude commune, dont J. Le Goff est responsable pour la partie médiévale et E. Le Roy Ladurie pour la partie moderne.

I

Le dossier médiéval

« La création populaire ne fournit pas toutes les formes mathématiquement possibles. Aujourd'hui, il n'y a plus de créations nouvelles. Mais il est certain qu'il y a eu des époques exceptionnellement fécondes, créatrices. Aarne pense qu'en Europe ce fut le cas au Moyen Âge. Si l'on songe que les siècles où la vie du conte populaire fut la plus intense sont perdus sans retour pour la science, on comprend que l'absence actuelle de telle ou telle forme ne suffise pas à mettre en cause la théorie générale. De même que, sur la base des lois générales de l'astronomie, nous supposons l'existence d'étoiles que nous ne voyons pas, de même nous pouvons supposer l'existence de contes qui n'ont pas été recueillis ». (V. PROPP, *Morphologie du conte*, trad. franç., Gallimard éd., Paris, 1970, pp. 189-190.)

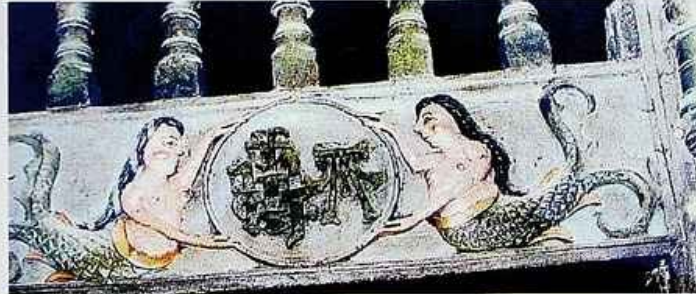
Au chapitre IX de la quatrième partie du *De nugis curialium*, écrit entre 1181 et 1193 par un clerc vivant à la cour royale d'Angleterre, Gautier Map, est racontée l'histoire du mariage d'un jeune homme, visiblement un jeune seigneur, « Henno aux grandes dents » (*Henno cum dentibus*) « ainsi appelé à cause de la grandeur de ses dents », avec une étrange créature¹. Un jour, à midi, dans une forêt proche des rivages de la Normandie, Henno rencontre une jeune fille très belle et vêtue d'habits royaux, en train de pleurer. Elle lui confie qu'elle est rescapée du naufrage d'un navire qui la conduisait vers le roi de France qu'elle devait épouser. Henno tombe amoureux de la belle inconnue, l'épouse et elle lui donne une très belle progéniture : « pulcherrimam prolem ». Mais la mère d'Henno remarque que la jeune femme,

1. Walter MAP, *De nugis curialium*, ed. M. R. James, Oxford, 1914.

Beaucoup plus modestement, j'avais pu découvrir et proposer, dans le cadre d'une exposition faite au Musée Pyrénéen, « Femmes en Pyrénées : De la mythologie à la publicité » (1), deux témoignages appartenant aux registres religieux et populaire :

* 2 sirènes sculptées à l'entrée de la nef de l'église de Bourisp, 65 (sur panneau sous balustres) encadrant l'alpha et l'oméga et faisant suite aux peintures du narthex illustrant les 7 péchés capitaux

* une sculpture sur calcaire gris en place publique de Ségus, 65, (formant cartouche avec deux spirales en coin) représentant une sirène tenant peigne et miroir étincelant, avec 2 accessoires proches : un serpent (Eve ?) et un oiseau (colombe ou St Esprit ?) et bien séparé d'elle et « en-dessous » : un dragon serpentiforme, pouvant suggérer Satan infernal.



Sirènes de Bourisp. (Exposition du Musée Pyrénéen).



Sirène de Ségus. (Exposition du Musée Pyrénéen)

(Cl. G. Marsan)

(1) Femmes en Pyrénées : De la mythologie à la publicité. *Revue Pyrénées*, 2001, n° 4, p. 341-352.

Plus près de nous, au musée d'Ossau, souvenez-vous de la belle cheminée baroque du rez-de-chaussée dans « *L'ancienne abbaye laïque d'Arudy* », AAMO, 2016, fig. 15, p. 85.

Deux sirènes en bas-relief, dont les queues bifides sont formées par des feuilles d'acanthé (thème décoratif remarquable dans ces sculptures du XVII^e siècle), soulignent par leur disposition la peinture centrale au cadre ovale de superbe facture.

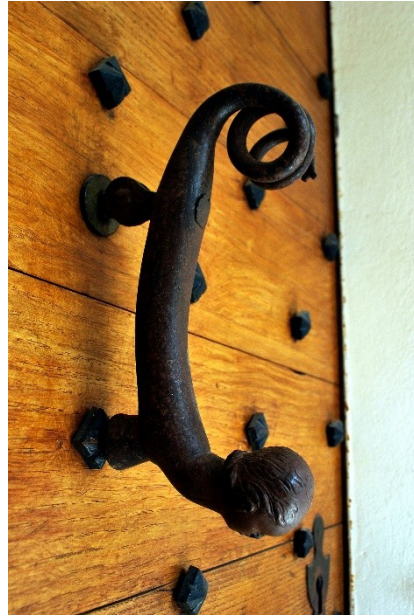


(Cl. Ph. Guilbaud)

Pour terminer ce propos, **je vous propose un petit jeu de piste** : il existe dans un village du bas-Ossau, une belle maison dont la porte d'entrée est équipée d'un spectaculaire heurtoir de bronze (ou de métal façon bronze), que son propriétaire m'avait fait découvrir il y a quelques années lors d'une visite amicale chez lui.

Je vous en livre 4 clichés afin que vous vous mettiez en chasse. Bonne recherche !

Merci aux propriétaires (faisant partie des AAMO ...) de laisser nos amis aux joies de la découverte !



Association des Amis du musée d'Ossau. Geneviève Marsan. Juillet 2020.